

LES BÉATITUDES.

Or Jésus, voyant le peuple, monta sur une montagne, et, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :

Heureux les pauvres en esprit ! car le royaume des cieux est à eux.

Heureux ceux qui sont dans l'affliction ! car ils seront consolés.

Heureux les débonnaires ! car ils hériteront la terre.

Heureux les miséricordieux ! car ils obtiendront miséricorde.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! car ils seront rassasiés.

Heureux ceux qui ont le cœur pur ! car ils verront Dieu.

Heureux ceux qui procurent la paix ! car ils seront appelés enfants de Dieu.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! car le royaume des cieux est à eux.

(MATH., V, 4-10).

Deux mille ans avaient passé sur la terre depuis le jour solennel où Moïse avait promulgué du haut de Sinaï la loi du Dieu fort et jaloux. Les temps que Moïse lui-même avait annoncés sont arrivés. Il est

venu ce législateur nouveau dont Moïse avait dit : « l'Éternel votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi : écoutez-le ! » Ce Moïse de l'évangile marque aussi l'entrée de son ministère par la promulgation d'une loi ; lui aussi monte sur une montagne pour annoncer au peuple assemblé les volontés de l'Éternel : voici un nouveau Sinaï et un nouveau décalogue. Mais, s'il y a sous quelques rapports analogie entre ces deux promulgations solennelles de la loi mosaïque et de la loi chrétienne, on y remarque aussi les contrastes les plus frappants. Là, c'est dans les déserts de l'Arabie une montagne aride, dont le front menaçant déchire les nuages et appelle la tempête : ici c'est une colline fertile et verdoyante, dans la plus riante contrée de la Palestine. Là le tonnerre gronde, la montagne tremble jusque dans ses fondements, et l'obscurité mystérieuse qui l'enveloppe n'est interrompue que par la sinistre clarté de la foudre : ici un ciel serein déploie son pavillon d'azur sur la tête du Sauveur du monde, la lumière d'un soleil sans nuages le couronne comme d'une auréole d'or, et le sol est ferme sous ses pieds. Là une barrière entoure la montagne, que nul être vivant ne peut franchir sous peine de mort : ici un libre accès est ouvert à tous auprès du divin législateur. Là c'est un Moïse, qui a toujours à la bouche les arrêts de la justice divine, et dont le visage brille d'un éclat que les yeux de l'homme ne peuvent sup-

porter : ici c'est un Jésus, le messager de l'amour divin, dont tous les traits respirent la douceur, autour duquel se pressent sans crainte les petits et les malheureux. S'il y a contraste entre les circonstances extérieures des deux promulgations, il en est de même de leur contenu. Moïse prêche la loi : Jésus annonce la grâce. Moïse défend le crime : Jésus ordonne la sainteté. Moïse parle au nom de la crainte et du châtement : Jésus au nom du bonheur et de l'amour. Moïse dit : « tu feras toutes ces choses, car l'Éternel est un Dieu fort et jaloux qui punit la transgression : » Jésus dit : « bienheureux celui qui fera toutes ces choses ! » Il ne commande pas, et pourtant quelle irrésistible autorité, quelle majesté divine respire dans ses paroles ! comme on y sent bien le docteur venu de la part de Dieu ! comme on sent bien qu'il parle de choses qu'il a vues et connues, et qu'il est puissant pour donner lui-même à ses disciples le bonheur qu'il leur décrit ! Écoutons-les, mes bien-aimés frères, ces saintes et douces paroles ! usons de notre privilège de pouvoir librement approcher du Sinaï chrétien. Plus heureux que les Israélites, aucune barrière ne nous ferme l'abord à la montagne sainte : un libre accès nous est ouvert auprès de celui qui nous parle de la part de Dieu ; et c'est à nous que s'appliquent ces belles paroles de l'épître aux Hébreux : « Vous ne vous êtes point approchés de la montagne qu'on pouvait toucher avec



la main, ni du feu brûlant, ni de la nuée épaisse, ni de l'obscurité, ni de la tempête, ni du bruit de la trompette, ni de la voix qui parlait et qui était telle que ceux qui l'entendirent prièrent que la parole ne leur fût plus adressée; — mais vous êtes venus à la montagne de Sion; à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste; aux milliers d'anges; à l'assemblée et à l'église des premiers-nés, qui sont écrits dans les cieux; à Dieu qui est le juge de tous; aux esprits des justes qui sont parvenus à la perfection; à Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance; et au sang de l'aspersion, qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel ¹. »

« Heureux les pauvres en esprit ! car le royaume des cieux est à eux. » C'est-à-dire, heureux ceux qui reconnaissent leur indigence spirituelle ! Heureux ceux qui sentent qu'à l'égard des choses de Dieu et du salut ils sont comme des pauvres, ne possédant rien, ne méritant rien par eux-mêmes, et réduits à tout recevoir comme une grâce de la main de leur Dieu sauveur !

Telle est donc la disposition fondamentale que Jésus demande à ses disciples : le sentiment de leur entière impuissance à l'égard de la sanctification et du salut. Il faut s'être senti et reconnu pauvre pour

¹ Hébr., XII.

avoir part aux richesses de Christ; il faut s'être senti et reconnu perdu pour avoir part au salut de Christ; il faut s'être senti et reconnu pécheur pour avoir part à la sainteté de Christ. Si Jésus a placé cette disposition en tête de toutes les autres, c'est pour nous montrer qu'elle est l'unique moyen de parvenir aux autres; et que vainement nous ferions tous nos efforts pour pratiquer ces vertus divines dont l'ensemble constitue la vie chrétienne, si nous n'avions point passé par la pauvreté spirituelle: c'est là cette porte étroite dont il dit ailleurs que ceux qui y entrent sont en petit nombre.

Cette observation est ici d'une grande importance. Au premier abord et pour un lecteur superficiel, il pourrait sembler que Jésus, dans les paroles de notre texte, prêche un salut par les œuvres; si bien qu'on nous oppose quelquefois le discours sur la montagne quand nous annonçons le salut par la foi. Une pareille objection prouve seulement qu'on n'a pas compris la première parole du discours sur la montagne. Il suffit de faire attention à cette parole pour se convaincre que Jésus, comme Jean-Baptiste, comme tous les apôtres et comme la bible entière, commence sa prédication par déclarer l'impuissance de l'homme relativement au salut. D'ailleurs, la seule venue de Jésus au monde pour sauver les hommes prouvait assez cette impuissance. Car il n'y a pas lieu à sauver ce qui n'est pas perdu. « Ce ne sont

pas les personnes en santé qui ont besoin du médecin, ce sont les malades. » Jésus « n'est pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs. » « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. »

Vous le voyez, mes bien-aimés frères, d'après la parole de Jésus-Christ comme d'après celle de saint Paul, le seul moyen pour vous d'entrer au royaume des cieux, de parvenir à la sanctification et au salut, c'est de passer par la porte étroite de la pauvreté spirituelle ; c'est de reconnaître que par vous-mêmes vous n'êtes rien que de pauvres mendiants, qui ne possédez rien, qui ne pouvez rien que le péché, qui ne méritez rien que la condamnation, et qui êtes réduits à recevoir le salut comme une aumône gratuite de la bonté de Dieu. Hors de cette disposition fondamentale tous vos efforts seront stériles pour vous sauver. Vous pouvez, par de longues études, acquérir de la Parole sainte une connaissance exacte et approfondie ; vous pouvez consumer votre vie en pèlerinages ou en mortifications ; vous pouvez mener ce qu'on appelle dans le monde une vie irréprochable ; vous pouvez dépenser toute votre fortune en œuvres de charité ; vous pouvez monter sur un bucher ou sur un échafaud pour confesser votre foi ; — mais si vous ne vous êtes pas humiliés devant Dieu, dans le sentiment de votre état de péché et de condamnation, tout cela ne vous ser-

vira de rien , et au dernier jour vous entendrez sortir cette sentence de la bouche du Sauveur devenu votre juge : « je ne vous ai jamais connus. »

« Heureux ceux qui mènent deuil ! » continue Jésus , « car ils seront consolés. » Ici encore il s'agit du deuil spirituel , de l'affliction causée par le sentiment du péché. Le Sauveur ne veut pas dire que ceux qui ont des épreuves dans ce monde peuvent être assurés de leur salut dans l'autre , et que l'affliction par elle-même donne en quelque sorte droit d'entrée au royaume des cieux. Une telle opinion , aussi dangereuse qu'elle est répandue , n'a pas le plus léger fondement dans la Parole de Dieu. La bible n'enseigne jamais qu'un seul moyen de salut , et dans ce moyen de salut l'œuvre de l'homme ni les souffrances de l'homme n'entrent pour rien : il est tout entier dans l'œuvre de Christ et dans les souffrances de Christ. Le Seigneur veut donc parler ici , comme l'indique le contexte ¹ et tout le reste de l'évangile , de l'affliction spirituelle , de la douleur que cause au fidèle repentant le sentiment de son péché. Il y a entre ce verset et le précédent une gradation facile à saisir. Ce n'est pas assez de reconnaître ses péchés et de

¹ Pour avoir la pensée de l'auteur sacré il faut , suivant les meilleurs interprètes , suppléer après le verbe *mener deuil* , le même qualificatif qui se trouve au verset précédent , *en esprit* : « bienheureux ceux qui mènent deuil en esprit , ou spirituellement. »

s'en humilier : il faut en gémir devant Dieu , il faut en éprouver une douleur sincère et profonde. La repentance chrétienne n'est pas seulement la connaissance du péché et la crainte du châtement : elle est aussi , elle est surtout la douleur d'avoir offensé Dieu. Le chrétien serait profondément affligé d'avoir péché, alors même que son péché n'entraînerait aucune conséquence fatale ; il en serait affligé par cela seul que ce péché est une offense contre son père céleste. Il en est surtout affligé lorsqu'il contemple ses péchés en Jésus-Christ, qui les a portés en son corps sur la croix ; lorsqu'il se rappelle que c'est lui-même qui, par ses transgressions, a cloué sur cette croix son Sauveur. C'est cette douleur du péché qui distingue la repentance filiale de la repentance servile, la repentance des fidèles de celle des réprouvés et des démons. Les démons et les réprouvés connaissent bien leur péché, ils tremblent bien sous la main du Dieu fort ; mais ils n'éprouvent point de douleur de l'avoir offensé, et ne regrettent que les conséquences de leur crime. Aussi la repentance servile aboutit au désespoir et à la perte, comme nous le montre l'exemple de Judas, au lieu que la repentance filiale conduit à la consolation et au salut, comme ce fut le cas pour saint Pierre. Il y a, nous dit saint Paul, une « tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut et dont on ne se repent jamais ; » il y a aussi une « tristesse selon le monde qui produit la mort. » Ceux

nairété, qui ne consiste que dans le support et le pardon des offenses. C'est la sympathie pour toutes les souffrances de nos frères. C'est cette disposition qui fait que nous nous mettons à la place de ceux qui souffrent, et que, selon la belle expression d'un apôtre, nous « pleurons avec ceux qui pleurent. » Être miséricordieux dans le sens de l'évangile, ce n'est pas seulement soulager ceux qui souffrent : — il ne faut pour cela qu'un peu d'or — c'est ressentir la souffrance de nos frères comme si nous en étions nous-mêmes l'objet. Et cette compassion, cette sympathie chrétienne, ne doit pas s'exercer seulement en faveur de ceux qui tiennent à nous par les liens du sang ou de l'amitié, de la patrie ou de la religion : elle s'étend à tous les hommes sans exception, elle embrasse nos ennemis mêmes si nous avons le malheur d'en avoir. « Si ton ennemi a faim donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui à boire. » « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent. » Tel est le caractère de ceux dont Jésus déclare « qu'ils obtiendront miséricorde. » Promesse bien précieuse : car qui d'entre nous, mes frères, n'a un besoin pressant et continu de miséricorde ! Sans la miséricorde, il n'y aurait point de salut à espérer pour nous. Sans la miséricorde nous ne pourrions pas subsister un seul jour, pas une seule heure devant Dieu. Nous n'avons

pas eu besoin de miséricorde seulement une fois pour toutes dans le passé : nous en avons chaque jour, à chaque heure un nouveau besoin ; car chaque jour, à chaque heure, nous offensoons Dieu par de nouveaux péchés. « Heureux, dit le roi prophète, celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! heureux l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité ! » C'est là le seul bonheur auquel nous puissions prétendre. Nous ne pouvons pas prétendre à un bonheur mérité par notre obéissance à la loi divine : ce bonheur là nous l'avons perdu pour toujours. Mais nous pouvons chercher et obtenir un autre bonheur : c'est celui qui est un don gratuit de la miséricorde de notre Dieu. Puissions-nous tous, mes bien-aimés frères, goûter dans sa plénitude ce bonheur-là ! Puissions-nous tous répondre à la miséricorde de l'Éternel à notre égard, en nous montrant miséricordieux envers nos frères !

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! car ils seront rassasiés. » La justice dont il est ici question, c'est la sainteté morale. Après avoir montré la vertu chrétienne dans sa manifestation la plus saillante, qui est la charité, le Sauveur la prêche dans son ensemble et la résume d'un seul mot, la justice ou la sainteté. La sainteté, tel est le but et le seul but proposé aux efforts du chrétien en matière de perfectionnement moral. Le chrétien n'est pas appelé à devenir seulement vertueux à la manière du monde, il

est appelé à devenir saint à l'imitation de Dieu. Il faut que l'image de Dieu, effacée par le péché, soit rétablie en lui dans son intégrité primitive. « Soyez saints, car Dieu est saint, » dit un apôtre. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » dit plus loin le Sauveur, dans ce même discours de la montagne dont nous étudions les premières paroles. Si Dieu nous appelle à la sainteté, ce n'est pas que nous puissions y parvenir par nos propres efforts : c'est que lui est puissant pour nous y faire arriver. Le Sauveur nous déclare que ceux qui ont faim et soif de la justice « seront rassasiés, » c'est-à-dire que Dieu leur donnera pleinement et abondamment ce qu'ils désirent, qu'il est puissant pour les sanctifier entièrement. C'est, sous une autre forme, la même promesse qui est faite en termes si magnifiques au troisième chapitre de l'épître aux Ephésiens : « Je fléchis les genoux, » dit l'apôtre, « devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que selon les richesses de sa gloire il vous accorde la grâce d'être puissamment fortifiés par son esprit, dans l'homme intérieur; tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi, et que vous soyez remplis de toute la plénitude des dons de Dieu, qui par la puissance qui agit en nous peut faire infiniment plus que nous ne demandons et ne pensons. » L'Écriture ne décide pas clairement la question de savoir si le chrétien peut parvenir à cette sainteté parfaite dès cette vie,

ou si elle n'aura lieu que dans le ciel. A consulter l'expérience des fidèles, à consulter aussi tout l'ensemble de l'économie présente, qui est une économie de préparation et par là même une économie imparfaite, il semble que la perfection morale, comme la perfection du bonheur, ne doit être atteinte que dans le ciel. Mais quoi qu'il en soit de cette question là, dont la solution n'est pas nécessaire puisque la bible ne l'a pas donnée, la question du devoir qui est imposé au chrétien n'est pas douteuse. Ce devoir, c'est de tendre constamment vers la perfection; c'est de travailler dès cette vie pour y parvenir comme s'il pouvait y parvenir dès cette vie; c'est de travailler chaque jour comme s'il pouvait y parvenir le jour même.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur ! car ils verront Dieu. » Cette déclaration nous fait connaître le caractère intime et spirituel de la sainteté chrétienne. Il ne s'agit pas seulement de régler les actes extérieurs : il faut régler surtout les sentiments et les pensées; il faut que le cœur soit pur. C'est au cœur que Dieu regarde. Ceux-là seuls qui ont le cœur pur verront Dieu, seuls ils jouiront de sa présence et de sa paix. Il n'est point d'autre voie pour être admis en sa présence et avoir part à sa félicité. C'est peu de chose que d'avoir une vie religieuse extérieure, de parler de religion, de suivre les exercices religieux, de participer à la cène, de lire la bible, de répandre

des aumônes, de se faire par ses actes une réputation de piété et de vertu : tout cela n'est rien, s'il n'y a pas chez nous une vie religieuse intérieure, intime, secrète, cachée à tous les yeux dans les profondeurs de notre cœur, et dont le culte extérieur ne soit que l'expression naturelle et inévitable. Ce n'est pas assez de servir Dieu en public : il faut le servir dans le silence du cabinet et dans le secret de notre cœur. C'est peu que notre vie soit religieuse, il faut que notre cœur soit religieux ; c'est peu que notre vie soit pure, il faut que notre cœur soit pur. Mes frères, possédez-vous ce cœur pur qui est le caractère distinctif du vrai chrétien et qui seul donne accès en présence de Dieu ? Vivez-vous de cette vie intime, secrète, présentement « cachée avec Christ en Dieu, » mais qui sera mise en évidence au jour où les secrets des cœurs seront découverts ? Vos démonstrations extérieures de piété, de charité, de dévouement, d'humilité, de patience, de pureté, répondent-elles à des réalités au-dedans de vous, et êtes-vous, dans le secret de vos pensées, plus religieux encore, plus charitables encore, plus dévoués encore, plus humbles, plus patients, plus purs encore ? Votre vie du cœur et de la pensée, ou seulement votre vie de cabinet, déployée à tous les regards jusque dans ses replis les plus mystérieux, vous tournerait-elle à honneur ou à déshonneur ? Que la conscience de chacun réponde : et si nous sommes forcés de recon-

naître que nous ne possédons pas encore le trésor inestimable d'un cœur pur, demandons ce trésor à celui qui seul peut nous le donner; à celui de qui procèdent toute grâce excellente et tout don parfait.

« Heureux ceux qui procurent la paix ! car ils seront appelés enfants de Dieu. » Il ne suffit pas de posséder nous-mêmes la charité : il faut la répandre autour de nous. C'est un des caractères de la vérité, et surtout de la vérité religieuse, d'avoir besoin de se répandre; et celui qui l'a connue voudrait la faire connaître à tout l'univers. « Nous ne pouvons pas, » disaient les apôtres arrêtés pour avoir prêché l'évangile, « nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues ¹. » Il en est de même de la charité. Le chrétien ne peut pas ne point chercher à répandre autour de lui cette charité que Dieu a mise dans son cœur. A l'exemple de son divin maître, qui est venu prêcher la « paix sur la terre, » selon la parole des anges dans le cantique dont ils saluèrent sa naissance, le chrétien est un homme de paix : il voudrait mettre la paix partout où elle n'est pas encore, et partout où elle a été troublée la rétablir. Il évite avec soin tout ce qui pourrait amener le trouble et la désunion, comme la médisance ou les rapports défavorables sur le compte du prochain. C'est là encore un trait essentiel qui distingue le chrétien

¹ Act. IV. 20.

de l'homme du monde. Dans le monde, on éprouve une secrète et maligne joie à voir les amis aux prises ; on trouve je ne sais quel plaisir infernal dans le spectacle des divisions et des discordes ; et, loin de s'attacher à les prévenir, on s'étudie bien plutôt à les amener. C'est là une des sources cachées de ces médisances, de ces rapports malveillants et perfides qui sont l'aliment inépuisable de la conversation des gens du monde. Un tel esprit ne peut être que l'esprit du démon, comme la disposition opposée est évidemment l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Aussi le Sauveur nous déclare que ceux qui procurent la paix « seront appelés enfants de Dieu : » c'est-à-dire qu'ils deviendront par là les imitateurs de Dieu, qu'ils mériteront d'être appelés ses enfants, et qu'ils exerceront les droits attachés à ce titre glorieux. « Si nous sommes enfants, » dit saint Paul, « nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ ¹. »

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! car le royaume des cieux est à eux. » Tous ces avantages si précieux promis aux fidèles ne peuvent pas s'acquérir sans épreuves ni sans combat : la fidélité chrétienne soulève nécessairement l'opposition et la haine d'un monde éloigné de Dieu. Aussi Jésus a promis la persécution à ses disciples comme leur apanage naturel et inévitable. « Il n'y a personne, » leur

¹ Rom. VIII. 47.

dit-il, « qui ait quitté maison, terres, frères, sœurs, parents, femme ou enfants, pour l'amour de moi et de l'évangile, qui n'en reçoive dès à présent, dans cette vie, cent fois autant, avec des persécutions. » « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, mais que je vous ai choisis dans le monde, c'est à cause de cela que le monde vous hait. Souvenez vous de la parole que je vous ai dite, « que le serviteur n'est pas plus grand que son maître. » S'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront aussi. Ils vous feront tout cela à cause de mon nom, parce qu'ils n'ont connu ni moi ni mon père. » Saint Paul déclare expressément que « tous ceux qui veulent vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ souffriront persécution ¹. »

Comment, en effet, n'existerait-il pas un désaccord profond, invincible entre le monde et les chrétiens ? Toutes les affections du monde sont condamnées par les principes des chrétiens. L'orgueil du monde est condamné par leur humilité ; sa violence par leur douceur ; sa frivolité par leur sérieux ; ses maximes relâchées par la sévérité de leur vie. Aussi la parole de Jésus-Christ et celle de saint Paul ont eu leur accomplissement dans tous les temps, et toujours le

¹ Marc X. 29, 30. Jean XV. 18-20. 2 Tim. III. 42.

véritable christianisme fut marqué du sceau de la persécution. Dans les premiers siècles de l'église, c'est par des persécutions sanglantes, c'est en livrant les chrétiens au fer des bourreaux et à la dent des bêtes féroces, que s'est manifestée la haine du monde contre l'évangile. Au moyen-âge, Rome papale poursuivit l'œuvre commencée par Rome païenne, et la ville aux sept collines, conformément à la prophétie, continua de s'abreuver de ce sang des martyrs de Jésus, qui sera trouvé en elle aux derniers jours ¹. Aujourd'hui que les progrès de la civilisation ont fait disparaître de nos mœurs la persécution sanglante, la haine du monde contre l'évangile a changé d'expression sans changer de nature : elle se manifeste en faisant subir aux chrétiens ou la raillerie amère ou le froid dédain, en leur appliquant des termes dérisoires ou injurieux, en les traitant de fanatiques et d'exaltés, en méconnaissant ou calomniant leurs intentions.

Mais qu'importe aux disciples de Christ la persécution ou les railleries du monde ? Bien loin que cette opposition puisse les décourager ni les ébranler, elle leur est un témoignage qu'ils sont les objets de la faveur de Dieu ; car il est écrit : « heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! » Heureux, parce que le chemin où ils marchent est celui où leur maître

¹ Apoc. XVIII. 24.

a marché avant eux. Ne croyez pas qu'ils reculeront devant des épreuves qui les font ressembler à leur Sauveur. Donnez, donnez-leur la coupe d'amertume du fils de Marie ; haïssez-les de la même haine dont fut haï le fils de Dieu. Loin d'en murmurer ils s'en réjouiront et s'en glorifieront. Heureux encore, parce que ces épreuves passagères sont pour eux le chemin de la gloire éternelle. « Si nous souffrons avec Christ nous règnerons aussi avec lui, » dit l'apôtre¹. Et le Sauveur lui-même déclare de ceux qui sont persécutés pour la justice, que « le royaume des cieux est à eux. »

Magnifique promesse, et qui couronne bien dignement la dernière déclaration du décalogue de l'évangile ! Ces hommes que le monde poursuit de sa haine ou flétrit de ses dédains ; ces hommes dont la vie s'écoule ici-bas dans le renoncement et l'humiliation ; ces pauvres d'esprit, ces affligés, ces débonnaires, ces miséricordieux, ces pacifiques, ces petits de la terre, ils sont, aux yeux du souverain juge, infiniment au-dessus de ceux qui les dédaignent et les méprisent. Ces rejetés du monde, à les juger d'après la déclaration infaillible du Seigneur Jésus, sont autant de fils de roi : l'héritage qui les attend n'est rien de moins qu'un royaume. Et ce royaume ne brille pas, comme ceux de la terre, d'un éclat périssable

¹ 2 Tim. II. 42.

et passager ; il n'a rien à craindre ni du temps ni des révolutions : c'est un royaume solide et inébranlable comme la puissance de Dieu même ; c'est un royaume éternel ; c'est « le royaume des cieux ! » Le trône qui les attend a pour base l'éternité ; la félicité, la gloire, la sainteté, l'amour sont les fleurons de leur couronne. Devenus, par une adoption miséricordieuse, les frères du fils de Dieu, ils partageront avec lui l'héritage du père céleste. « Celui qui vaincra, » nous dit le Sauveur, « je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu, et que je suis assis avec mon Père sur son trône. »

Tels sont, mes bien-aimés frères, et les devoirs et les promesses de cette loi nouvelle que Jésus vous annonce de la part de Dieu. Mais, hélas ! combien n'avons-nous pas à craindre que ces paroles divines ne se soient affaiblies, qu'elles n'aient perdu leur efficace et leur beauté en passant par la bouche de son serviteur ! combien tous nos développements sont froids et décolorés auprès de cette parole à la fois si riche et si concise, si simple et si noble, si sage et si entraînante, qui, pareille à une céleste rosée, tombait de la bouche du Sauveur sur des auditeurs altérés de vérité et de salut ! Que ne pouvons-nous en ce jour nous faire oublier et nous effacer pour vous faire entendre le Sauveur lui-même ! Que ne pouvons-nous vous transporter réellement au pied de la sainte col-

line sous le beau ciel de la Galilée, et vous confondre avec cette foule émue qui recueillait avidement cette parole pleine de grâce et de vérité ! Mais si nous ne pouvons pas opérer un tel prodige, si nous ne pouvons pas faire parler matériellement le Sauveur devant vous, du moins le Sauveur peut parler par son esprit à vos cœurs. Il peut vous faire entendre sa voix douce et sainte aussi réellement, aussi puissamment que si vous eussiez vécu aux jours de sa chair. Viens donc, ô Jésus, notre Sauveur et notre Dieu, viens toi-même redire à nos cœurs le discours sur la montagne ! Viens donner efficace aux paroles de ton serviteur, qui, sans ce puissant secours, n'auraient été qu'un airain qui résonne et qu'une cymbale qui retentit ! Toi qui nous as fait entendre en ce jour et des appels si pressants et de si magnifiques promesses, fais-nous la grâce de répondre à ces appels pour avoir part à ces promesses ! Donne-nous de ne plus hésiter entre le monde et toi, entre ta bienheureuse humiliation et son faux bonheur ! Donne-nous de partager ici-bas ton renoncement, pour un jour partager ta gloire ! Reçois-nous au nombre de ces pauvres d'esprit que le monde méconnaît dans cette vie, et que tu reconnaîtras pour tiens au dernier jour ! Amen.

Août 1841.